

PHOTOGRAPHIE MICHAEL VON GRAFFENRIED ET BRUNO STEVENS

Un Suisse, un Belge, deux visions du photojournalisme

LE PREMIER fuit les points chauds du globe, par peur d'y croiser ses confrères débarqués en masse. Le second s'y précipite. La quarantaine avancée, Michael von Graffenried et Bruno Stevens publient habituellement leurs clichés dans la presse internationale. Ils dévoilent leurs images dans deux galeries parisiennes.

Domage que leurs clichés n'aient pas été présentés côte à côte. Ils auraient révélé de nombreux points communs dans leur manière d'appréhender le photoreportage et de renouveler ses modes de présentation et de diffusion.

Voilà maintenant près de vingt ans que l'Helvète Michael von Graffenried s'acharne à dévoiler au monde ce qu'il ne veut ou ne peut voir. Telle cette atmosphère électrique de peur et de sang qui pesait sur l'Algérie en guerre civile des années 1990. Un conflit qu'il a pratiquement été le seul à couvrir, au panoramique, pour ne pas être vu. « *Depuis, je continue d'utiliser ce format qui correspond beaucoup plus à notre manière de voir que celui du Leica* », estime le photographe.

Ces clichés en noir et blanc ont été tirés en grand pour l'exposition de la galerie Esther Woerdehoff. Présentés ainsi, ils répondent aux questions posées par la thématique de « la page imprimée », qui a été retenue par le Mois de la photo cette année.

Ce format gigantesque happe le spectateur et le prend aux tripes. D'autant que von Graffenried s'y entend pour raconter une histoire. En témoigne la série consacrée à un couple de toxicomanes de Berne. En quelques photographies en noir et blanc, étouffantes, où la seringue est omniprésente, il déroule les soubresauts d'une vie entièrement vouée à la drogue.

Longtemps ingénieur du son, le Belge Bruno Stevens est entré en photographie il y a moins de dix ans. Depuis, il n'a cessé de relater le sort des populations civiles dans les zones de conflits.

A l'instar de Michael von Graffenried, Stevens aussi témoigne d'un sens exceptionnel du récit. A la galerie Cosmos, il a opté pour le mur d'images. Agencés tel un puzzle, ses clichés en couleurs ou en noir et blanc racontent de manière extrêmement lisible la complexité et l'horreur d'une situation.

Main déchetée

Certaines photographies, insupportables si elles avaient été présentées seules, prennent ici tout leur sens. Comme cette main déchetée montrée à côté d'une multitude de photographies, en couleurs, du chaos de Bagdad.

Il y a aussi ce panneau dont les clichés ont été réalisés au Liban en septembre. Des images de ruines, de maisons éventrées, d'amas de gravats parmi lesquelles trône la photo d'une route déserte piquée de drapeaux figurant le portrait du cheikh Nasrallah. Plus parlant que n'importe quel bilan rédigé et chiffré de la guerre survenue cet été. ■

HÉLÈNE SIMON

« **Graffenried à la page, Michael von Graffenried** », galerie Esther Woerdehoff, 36, rue Falguière, Paris-15°. Tél. : 01-43-21-44-83. M° Falguière ou Pasteur. Du mardi au samedi, de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 22 janvier 2007 (fermeture du 22 décembre au 4 janvier).

« **Fatum, Bruno Stevens** », Cosmos Galerie, 56, bd de Latour-Maubourg, Paris-7°. M° Latour-Maubourg. Tél. : 01-47-05-44-29. Du lundi au vendredi, de 10 heures à 18 h 30 ; samedi de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 31 décembre.

GALERIES

L'h de l

Les deux s
montrent
Lœvenbru
leur attirai
de chasse
leurs pelu

Il y a quelq
dans la scu
Grégory G
truelle, art
quincailler
obsèdent les de
britannique act
galerie Lœvenl
quelque chose
dans les impr
qu'ils réalisent
des années 1990
rie, ces détails é
œuvres.

Se revendiqu
en un temps où
tude, ce duo bra
cè ces dissonan
du bois rencont
le plâtre craquel
tion du grès. Le
sophisticqué.

Ayant aband
« Handmade O
ils reproduisaie
Dewar et Gicq
série d'objets il
quent toujours
main ». Chacur
gne d'un éton
matières. A cor
à mouche en bo
pets de cuir et d
le, salement sci